

Commentaire de la 3^e strophe du « Pont Mirabeau »

Si le premier vers de la 3^e strophe (« L'amour s'en va comme cette eau courante ») présente une comparaison tout ce qu'il y a de plus banal, sa reprise en écho dans les vers 2 et 3 (« L'amour s'en va / Comme la vie est lente ») est beaucoup plus étonnante. En effet, le second « comme », celui du troisième vers, semble annoncer une nouvelle comparaison, comme dans le premier vers de la strophe. Mais en réalité il ne s'agit plus de la conjonction de subordination qui marque la comparaison ; il s'agit de l'adverbe exclamatif. Apollinaire s'exclame devant la lenteur de la vie ; si l'on devait ponctuer, l'on écrirait : « Comme la vie est lente ! », avec un point d'exclamation. L'effet de surprise est d'autant plus important que le propos de ce vers va à l'encontre de l'idée générale qu'on a cru pouvoir déceler à la première lecture, et qu'il a rappelé dans le premier vers de la strophe : le temps s'enfuit et ne revient pas. En effet, si « la vie est lente », c'est d'une certaine façon que le temps ne passe pas vite. C'est sans doute encore une fois lié au cœur du poème : le refrain, qui oppose à la fuite du temps la fixité du « je ». Ce qui est lent ici, c'est « la vie ». Or qu'est-ce que la vie ? Peut-être rien d'autre que la rencontre entre « je » et le temps : la vie, c'est le souffle de l'humain qui avance dans le temps qui lui est imparti. D'une part, le « je » qui demeure, d'autre part le temps qui s'enfuit sans rémission : au carrefour des deux, la vie qui avance comme elle peut, par à-coups, lentement, comme Apollinaire le dit dans « Zone » : « Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours / Et tu recules aussi dans ta vie lentement ».